

*parties honteuses*, Miloradowitch craignait de les voir de trop près, puisqu'il n'osa pas s'opposer à son passage. M. de Ségur, qui a fait un portrait si brillant de ce général ennemi, qu'il compare à Murat, se trouve ainsi forcé de démentir par les faits, les éloges qu'il lui a prodigués. Après le passage de la garde, « il s'enhardit, resserra ses forces, » et, descendant de ses hauteurs, il s'établit fortement avec » vingt mille hommes en travers de la grande route. Par » ce mouvement, il séparait de l'empereur, Eugène, Davoust et Ney, et fermait à ces trois chefs le chemin de » l'Europe. » (Page 244 [174].) L'imagination de M. de Ségur l'emporte au point d'oublier que la scène se passe en Lithuanie!

## CHAPITRE IV.

LE prince Eugène, qui, avec son corps d'armée, avait couché près de Koritnia le 15, était à trois lieues de Krasnoi, lorsque les traîneurs et les isolés, qui marchaient devant lui, furent attaqués par les cosaques de Miloradowitch. Ces hommes, pour la plupart sans armes, se pelotonnèrent, repoussèrent ces attaques, et se retirèrent sur le corps d'armée dont ils avaient fait partie.

Eugène, voyant que Miloradowitch voulait lui barrer le chemin, plaça la garde italienne à droite de la route, et les divisions Phelippon et Broussier à la gauche. La troisième division fut placée en arrière. Dans cette position et quoiqu'il n'eût plus que quelques pièces d'artillerie, et que l'ennemi engageât vingt mille hommes, il repoussa vigoureusement toutes les attaques de Miloradowitch. Pendant tout le combat, le prince avait manœuvré en menaçant la droite des Russes; lorsque la nuit fut venue, et qu'il vit qu'ils avaient considérablement renforcé cette droite menacée, il mit son corps d'armée en marche, pour passer derrière la gauche des Russes. Par ce mouvement, il tourna le corps qui lui était opposé, et rejoignit, pendant la nuit, la jeune garde, qui était en avant de Krasnoi.

Notre historien décrit ces mouvemens d'une manière diffuse, et les entremêle de réflexions intempestives, qui ne font que répandre de l'obscurité dans le récit. Que signifient « ces bataillons ennemis qui hordent les deux côtés

» de la route » (page 249 [178]), sur laquelle marche le corps de traîneurs pour se réunir à Eugène, et qui, « soit » admiration ou pitié, crient aux nôtres de s'arrêter, les » prient, les conjurent de se rendre. » (Page 249 [178].) Nous n'accepterons pas ce sentiment d'*admiration*, parce qu'il y a mauvaise grace à se louer et à s'encenser soi-même; mais nous repousserons fortement l'expression de *pitié*. C'est un sentiment qui est, au reste, en harmonie avec l'idée des *fourches caudines*, sous lesquelles nous fait passer Kutusof, suivant M. le maréchal-des-logis du palais. Il faudrait dire simplement, sans hyperbole ni jactance, que le souvenir de Malo-Jaroslavetz, et la contenance de ces braves, ont imposé à leurs ennemis. L'auteur lui-même dit plus bas, en parlant des Russes : « La victoire était si » nouvelle pour eux, que la tenant dans leurs mains ils ne » surent pas en profiter; ils remirent au lendemain pour » achever. (Page 252 [180].)

## CHAPITRE V.

NAPOLÉON, arrivé à Krasnoi le 15, ayant appris que l'armée russe était dans les environs, et que le corps d'Ojarowski se trouvait posté près de cette ville, et menaçait la gauche de la route, résolut de prouver aux Russes, par une attaque de nuit, que l'armée française, malgré les désastres qu'elle avait éprouvés, était toujours animée du même courage. A cet effet, il chargea le général Roguet, avec sa division de jeune garde, d'aller attaquer dans la nuit même le corps d'Ojarowski. L'ordre portait de tomber sur les Russes à la baïonnette et sans tirer. Cette expédition eut le résultat que l'empereur en attendait. Les Russes, surpris, perdirent beaucoup de monde. L'effet le plus avantageux que produisit ce mouvement hardi, fut la circonspection qu'il inspira à Kutusof; il suspendit sur-le-champ le mouvement qu'il avait ordonné au corps de Tormasoff, pour nous couper la route entre Krasnoi et Liadi. De si beaux faits, illustrant les malheurs que nous ne devons qu'à l'inclemence du ciel, auraient dû exalter l'imagination d'un écrivain français.

Les réflexions que l'auteur prête à Kutusof sur sa lenteur, sont avilissantes pour notre armée; il la suppose prisonnière sous le fouet d'un cosaque qui « la châtie dès qu'elle » veut s'écarter du chemin qui lui est tracé. » (P. 259 [185].)

Ce qu'il fait dire à Wilson, qu'on entend les cosaques s'écrier que « c'est une honte de laisser ces squelettes sor-

» tir ainsi de leurs tombeaux » (page 260 [185]), est tout aussi bizarre. Kutusof ne voulait point attaquer l'armée française, parce que la véritable armée russe avait succombé à la Moskowa; qu'avec celle qu'il avait réorganisée, il avait été battu à Malo-Jaroslavetz et à Viazma, quoiqu'il eût des forces quintuples de celles des Français. Il savait que, si dans l'armée française il se trouvait des soldats découragés et marchant isolément, le courage de ceux qui restaient, s'accroissait en raison de leur petit nombre; et que Napoléon était à leur tête. Qu'un Anglais n'ait pas senti cela, ou ne l'ait pas dit, cela se conçoit; mais un Français!

En quittant Smolensk, l'empereur avait chargé Ney de faire l'arrière-garde. Ce maréchal ne devait quitter cette ville que le 16, après en avoir fait sauter les fortifications; le prince d'Eckmühl était chargé de le soutenir. Le 16, de grand matin, Davoust ayant laissé une division au maréchal Ney, se mit en marche avec les quatre autres. Dans la journée, après avoir fait prévenir Ney du combat du prince Eugène, il continua son mouvement sur Krasnoi. Le maréchal Ney, pensant qu'il ne pouvait se trouver entre lui et Napoléon que des cosaques, ne voulut se mettre en marche que le 17. La position que Miloradowitch avait prise sur la route de Smolensk à Krasnoi, dans la nuit du 16 au 17, coupait donc ces deux corps de l'empereur. En même temps on apprit, à Krasnoi, que les Russes, dont l'attaque du général Roguet avait arrêté le mouvement sur Dobroé, se disposaient à le reprendre. La position de Napoléon était critique. D'une part, il voyait sa retraite au moment d'être coupée, et d'une autre, en se retirant, il abandonnait deux de ses corps. Il fit appeler Berthier, Mortier, Lefebvre, Bessières, et leur dit qu'il fallait se préparer à attaquer l'ennemi le lendemain matin. Ces maréchaux lui répondirent par les états de situation de leurs corps. N'importe, répliqua Napoléon, nous devons sans hésiter marcher au se-

cours de Davoust et de Ney. Et en effet, à la pointe du jour il se mit à la tête de sa garde, pour se porter sur l'ennemi. Ce mouvement audacieux de l'empereur, qui, avec une poignée d'hommes, marchait contre toutes les forces russes, produisit son effet. Miloradowitch quitta sa position sur la route, et, se rapprochant du centre de l'armée russe, laissa passer le corps du maréchal Davoust, qui vint rejoindre Napoléon.

Ce chapitre, à l'exception de quelques passages que nous avons dû relever, est en général écrit avec un esprit de justice, dont on regrette l'absence dans les autres parties de l'ouvrage. L'armée et son chef y sont moins défigurés. A part quelques taches, des rapprochemens déplacés, des réflexions intempestives, l'attitude héroïque de Napoléon, la grandeur et la noblesse de ses résolutions y sont fidèlement représentées. Après avoir décrit ce mouvement sublime, comment l'auteur a-t-il pu laisser subsister l'odieuse imputation qu'on lit à la page 192 [135] de son livre: « Napoléon » sentait qu'il n'y avait plus qu'à sacrifier successivement » l'armée partie par partie, en commençant par les extrêmes » mités pour en sauver la tête. » Comment ne s'est-il pas aperçu qu'il réfutait lui-même victorieusement les reproches d'engourdissement, de caducité, d'indécision et d'insensibilité qu'il lui a prodigués?

## CHAPITRE VI.

« LA (au quartier-général de Liadi) furent malheureuse-  
 » ment consumés tous les papiers que Napoléon avait rassem-  
 » blés pour écrire l'histoire de sa vie; car tel avait été son pro-  
 » jet lorsqu'il partit pour cette funeste guerre. » (P. 275 [196].)

Il y a du ridicule à supposer que l'empereur, partant pour la guerre, *emportait tous ses papiers pour écrire l'histoire de sa vie*, comme s'il devait se trouver en Russie dans un parfait repos. Ce prince n'eut à brûler aucun papier relatif à son histoire, parce qu'il n'en avait point apporté. D'ailleurs, qu'est-ce que l'auteur entend par ces papiers rassemblés? Napoléon n'avait pas besoin de prendre ce soin, puisque les actes de sa vie sont par-tout. Il avait fait copier, dans des registres, sa correspondance comme général en chef des armées d'Italie et d'Égypte. Ces registres n'ont point quitté ses archives. Son intention était de profiter du repos que devait lui laisser la pacification générale, pour rédiger l'histoire complète de ses campagnes et de son règne; et s'il eût pu avoir, à Sainte-Hélène, ces précieux matériaux, il eût été plus à même d'élever un monument impérissable à la gloire des armées françaises.

Le maréchal-des-logis du palais ne laisse échapper aucune occasion de répéter qu'il entraînait dans le plan de l'empereur de s'arrêter sur le Borysthène. Comment peut-il supposer que, partant de Paris, il eût formé le projet de s'arrêter sur les confins de la Lithuanie? Il voulait conqué-

rir la paix qu'on lui refusait; mais il ne pouvait y parvenir qu'en détruisant les armées russes. Si ses combinaisons militaires avaient toutes réussi, cette paix eût pu être obtenue en Lithuanie même; mais alors il n'y fût pas resté pour le plaisir d'écrire ses campagnes. Les événemens ayant eu une autre issue, il ne pouvait, au mois de juillet, s'arrêter pour prendre des cantonnemens. Arrivé sur la Duna, il avait encore quatre mois pour agir. Il se décida à marcher sur Moskou, certain que la Russie ne livrerait pas cette capitale sans bataille. C'est sur cette bataille qu'étaient fondées ses espérances de paix. Mais, avant de prendre ce parti, il laissa les corps de Macdonald, Saint-Cyr et Oudinot sur la Duna, et, sur les frontières de la Wolhinie, les corps de Schwartzenberg, de Regnier et de Dombrowski, pour contenir les armées russes opposées, en même temps que des corps considérables, celui de Victor et celui d'Augereau, s'organisaient sur ses derrières, l'un pour venir former sa réserve, et l'autre pour assurer sa communication jusqu'au Rhin. Maître de Smolensk vers le milieu d'août, il continua sa marche sur Moskou, qui n'en était éloignée que d'une dizaine de journées. La bataille qu'il cherchait eut lieu; l'armée russe fut en partie anéantie. La conquête de Moskou en fut le résultat: tout promettait la paix. Mais elle aurait trop nui à l'Angleterre, et l'incendie de Moskou avait été résolu; sacrifice qui ne coûtait rien à cette puissance, mais qui causait plus de dommage à la Russie que la paix la plus désavantageuse. Pour assurer le succès d'une si monstrueuse entreprise, l'Angleterre se plaça entre Alexandre et Napoléon; et, couverte d'un masque russe, elle mit en jeu les ressorts de sa politique astucieuse pour enlacer Alexandre, et le prémunir contre toute tentative de négociation. C'est ainsi qu'en Turquie elle avait, en semant la corruption et le mensonge, trompé le divan et mis le sultan dans la nécessité de souscrire à la paix.

## CHAPITRE VII.

M. DE SÉGUR suppose l'empereur à son arrivée à Orcha, incertain de la route qu'il doit prendre; il lui fait tenir un conseil où figure le général Jomini. Il est bon de faire remarquer que ce général n'occupait pas, dans l'armée, une position qui pût le faire appeler au conseil. Il était simplement, à cette époque, commandant de la petite ville d'Orcha. Si Napoléon lui a demandé des renseignements, c'est purement en raison de ses fonctions, et pour s'instruire des ressources qui se trouvaient dans cette place. Notre historien prête à l'empereur un plan, afin de mettre le général Jomini à même de le combattre. Jamais Napoléon n'a « dé- » claré qu'il voulait abandonner sa ligne d'opérations sur » Minsk, se joindre aux ducs de Bellune et de Reggio, pas- » ser sur le ventre à Wittgenstein et regagner Wilna, en » tournant la Bérésina par ses sources. » (Page 277 [197].)

S'il avait eu ce projet, et qu'il eût demandé l'avis du général Jomini, cet officier eût dû ajouter aux raisons qu'on lui fait donner, celle qu'en manœuvrant ainsi, Titchakoff se serait porté de Minsk sur Wilna bien long-temps avant que l'armée française pût y arriver. Mais tout le projet et le conseil tombent devant l'exposé des ordres de l'empereur datés de Doubrowna, le 18 et le 19 novembre 1812.

Par sa lettre du 18 au major-général, il lui prescrit ce qui suit : « Écrivez au gouverneur de Minsk que je serai » demain à Orcha; faites-lui connaître que j'ai ordonné au

» deuxième corps, avec une division de cuirassiers et cent » pièces de canon, commandés par le duc de Reggio, de » se porter en toute hâte, et en ligne droite, sur Borisoff » pour assurer ce poste important, et de là marcher sur » Minsk. En attendant, le général Dombrowski se rendra » avec sa division dans cette place, et observera ce que » fait le corps qui est à Minsk. Recommandez-lui d'en- » voyer des agens du pays au duc de Bassano et au prince » de Schwartzenberg, et d'avoir soin de vous écrire fré- » quemment. »

Par une lettre du lendemain, à trois heures du matin, le prince de Neufchâtel écrivait au duc de Bellune : « L'em- » pereur arrive à Orcha aujourd'hui à midi; il est néces- » saire, monsieur le maréchal, que la position que vous » prendrez vous mette plus près de Borisoff, de Wilna et » d'Orcha, que l'armée ennemie. Faites en sorte de mas- » quer le mouvement du duc de Reggio, et de faire croire, » au contraire, que l'empereur se porte sur le général » Wittgenstein, manœuvre assez naturelle. L'intention de » S. M. est de se porter sur Minsk, et, quand on sera maî- » tre de cette ville, de prendre la ligne de la Bérésina, etc. »

Dans ce prétendu conseil, M. de Ségur fait jouer à Jomini un rôle assez ridicule : « C'est alors, dit-il, qu'il af- » firma connaître l'existence d'un chemin qui, à la droite » de cette ville (Borisoff), s'élève sur des ponts de bois au » travers des marais lithuaniens. » (Page 278 [197].) Selon lui, c'était le seul chemin qui pût conduire l'armée à Wilna, par Zembin et Molodezno. Cette découverte n'aurait pas coûté une grande dépense de connaissances topographiques au général Jomini, puisque ce chemin se trouve indiqué sur toutes les cartes, et que tous les officiers polonais de l'état-major de l'empereur le connaissaient. Les vagemestres des régimens du deuxième corps revenaient, par cette route, de Wilna.

D'après ce court exposé, on peut apprécier à leur juste valeur les détails qui suivent; et l'on conçoit que le général Dodde n'eût pas de peine à dissuader l'empereur d'une manœuvre que, comme on vient de le voir, il n'avait nulle intention de faire.

Une autre erreur de M. de Ségur, est l'ordre qu'il suppose avoir été donné « au général Éblé, d'aller avec huit » compagnies de sapeurs et de pontonniers assurer son » passage sur la Bérésina, et à Jomini, de lui servir de » guide. » (Page 279 [198].) Le 19, l'empereur était à Orcha; le pont de Borisoff ne fut pris par l'ennemi que le 21, au soir. Aussi ce ne fut pas d'Orcha, ainsi que le dit l'auteur, mais bien le 24, de Bobr, que l'empereur fit partir le général Éblé. (Voyez l'*Appendice*.)

M. l'officier du palais se trompe encore, en disant qu'à Orcha le désordre de l'armée augmenta. Au contraire, les magasins de cette ville permirent de faire quelques distributions aux troupes. Le dégel ayant succédé au froid rigoureux qui nous accablait depuis Smolensk, les bivouacs devinrent supportables. L'artillerie était encore nombreuse, quoi qu'en dise l'auteur. Un parc d'artillerie, qui s'y trouvait établi, fournit au remplacement d'une grande partie de nos munitions, et cinq batteries complètes furent distribuées aux corps d'armée qui en avaient le plus besoin. La garnison de cette ville, ainsi que la cavalerie polonaise, qui avait été cantonnée dans les environs, s'y réunirent à l'armée. M. de Ségur dit lui-même (page 285 [202]), « que » les abris et les distributions avaient produit ce que les » menaces n'avaient pu faire; les traîneurs s'étaient ral- » liés, etc., etc. »

## CHAPITRES VIII ET IX.

L'INTENTION de M. le maréchal-des-logis du palais, en écrivant ces deux chapitres, où il rend compte des événemens arrivés au maréchal Ney, depuis sa séparation de l'armée, événemens si glorieux pour la mémoire de cet illustre maréchal, nous interdit les réflexions critiques que plusieurs passages de cet épisode font naître. Nous ne relevons que cette observation : « Tant le maréchal Ney avait » ce tempérament des grands hommes, une ame forte dans » un corps robuste, et cette santé vigoureuse sans laquelle » il n'y a guère de héros ! » (Page 299 [212].) On pourrait citer une foule d'exemples qui démentent cette opinion. C'est la mollesse de l'ame qui rend le corps inhabile; une ame fortement trempée, à laquelle les périls ne servent qu'à donner une nouvelle énergie, soutient une faible enveloppe. Ney était un de ces hommes privilégiés. Lors même qu'il eût eu un corps débile, il n'eût pas moins été un héros.

Il est à regretter que M. de Ségur n'ait pas fait connaître avec plus de détails le brillant combat que soutint le maréchal Ney à la tête du troisième corps et de la division Ricard \*. Pourquoi n'a-t-il pas fait mention de cette at-

\* Depuis la blessure du général Friant, le général Ricard commandait sa division, qui avait été détachée du premier corps et mise sous les ordres du maréchal Ney, à Smolensk.

taque impétueuse du quinzième léger, du trente-troisième et du quarante-huitième, qui renversèrent la ligne russe jusqu'à trois fois, malgré le feu terrible de plus de cinquante bouches à feu ? Pourquoi ne parle-t-il pas de ces deux braves compagnies de sapeurs et de mineurs, commandées par le colonel Bouvier, qui furent détruites dans ce combat ? Pourquoi ne dit-il pas un mot des généraux Dufour, Barbanègre, du colonel Pelet du quarante-huitième, et de tant d'autres officiers, qui, voulant être encore plus braves que leurs soldats, tombaient comme eux aux cris de vive l'empereur, vive la France ! Pourquoi ne fait-il pas connaître que le colonel Pelet fut celui qui, tout sanglant qu'il était, décida le maréchal Ney à passer le Dniéper sur sa droite, au lieu de se porter sur Mohilow, en marchant par sa gauche, ainsi que le maréchal en avait eu d'abord le projet ?

L'auteur aurait dû apprendre à ses lecteurs que l'empereur, à son départ de Doubrowna, avait donné pour instruction au maréchal Davoust, qui commandait l'arrière-garde, de rester dans cette ville le plus long-temps qu'il pourrait, dans la pensée que Ney s'y dirigerait par la rive droite du Dniéper. En effet, peu de momens après le départ de Davoust, qui eut lieu trop promptement, le maréchal Ney se présenta devant Doubrowna; mais le pont avait été détruit. M. de Ségur, ordinairement si prodigue de détails, en laisse désirer sur la satisfaction que l'empereur témoigna, à la nouvelle de la réapparition de son héroïque compagnon d'armes. Ce prince était alors à Baranie, dînant avec le maréchal Lefebvre, lorsqu'un officier d'ordonnance \*, qu'il avait laissé à Orcha pour répartir l'artillerie entre les corps d'armée, lui annonça que des officiers polonais venaient d'arriver en ville, demandant du secours de la part du maréchal Ney, qui était à quelques

\* M. Gourgaud.

lieues de là. L'empereur se leva aussitôt, et, saisissant cet officier par les deux bras, lui dit avec la plus vive émotion : « Est-ce bien vrai ? en êtes-vous bien sûr ? » Cet officier lui ayant répondu qu'il en avait la certitude, qu'il avait accompagné le prince Eugène, qui, avec son corps d'armée se portait au-devant du maréchal; et ayant enfin bien convaincu l'empereur de la vérité de son rapport, S. M. s'écria : « J'ai deux cents millions dans mes caves des Tuileries, je les aurais donnés pour sauver le maréchal » Ney. »